

cette fin, s'il s'agit d'une forte dépense, ou bien nous prenons l'argent à même notre excédent si la chose est possible.

L'hon. M. Sinclair:

Q. C'est ce que font les compagnies?—R. C'est, je crois, ce que font toutes les compagnies.

Cette augmentation du coût de la main-d'œuvre ne dépend pas de nous, et si nous nous efforçons d'obtenir un rendement raisonnable pour les services rendus, l'offre et la demande règlent le prix, en définitive. La rareté des ouvriers et l'augmentation du coût de la vie rendent le travail plus coûteux. Nous subissons les deux dans le moment. La suractivité industrielle des Etats-Unis a sans doute induit un bon nombre de nos ouvriers expérimentés à traverser la frontière, et le coût de la vie reste élevé au Canada.

A ce sujet, vous nous avez désigné comme une institution nationale et un des employeurs les plus importants du Canada. Nous croyons devoir sauvegarder autant que possible les intérêts de nos employés, et lorsque la période de dépression est survenue, à l'automne de 1920, elle a causé, comme vous le savez, beaucoup de chômage. A cette époque, le gouvernement nous a demandé instamment de tenir nos établissements en activité, afin d'aider à passer cette période difficile, en employant le plus grand nombre d'hommes possible. Nous avons tenu nos fabriques au travail pendant tout cet hiver-là et même jusqu'au commencement de l'été de 1921, alors que nos hommes se trouvèrent plus facilement de l'ouvrage en dehors.

Le président:

Q. Pendant quel hiver?—R. 1920-21. Nous avons gardé nos fabriques en activité tout l'hiver. Mais si cela a rendu un grand service au pays, et nous avons été heureux de le faire, cela nous a coûté très cher, comme en témoignent l'augmentation de nos frais d'exploitation et notre gros inventaire de machines non vendues gardées en stock. A la fin de cette année-là, nos frais se sont élevés à \$6,600,000, contre \$2,500,000 en 1913. L'an dernier, bien que notre production fut relativement faible, à cause des fortes quantités de machines gardées en magasin, nous avons continué à fabriquer tout l'hiver afin de garder nos hommes à l'ouvrage.

A propos de la question des transports, l'augmentation du coût du transport des matériaux que nous achetons a été, comme nous l'avons noté, un des facteurs de l'augmentation du coût des articles vendus. En outre, nous payons le transport de nos machines jusqu'à la station où le consommateur les prend, ce qui n'est pas toujours remarqué lorsqu'on fait des comparaisons de prix. Naturellement, cette dépense est incluse dans le prix de la machine, et comme le transport a augmenté d'au moins 44 p. 100 entre Toronto et Regina, il a augmenté le prix de toutes nos machines. Il en est de même pour tous les autres endroits. Si l'on réduisait le coût du transport, le cultivateur en profiterait immédiatement par une réduction du prix des machines.

Les compagnies de transport ont leurs problèmes, et les taux exigés peuvent être raisonnables, mais il faut se rappeler que nous n'avons aucun contrôle sur ces compagnies, et que les augmentations dans les taux du transport doivent inévitablement augmenter les prix.

Le transport d'une moissonneuse-lieuse de huit pieds, avec accessoires, de Toronto à Regina, en 1913, coûtait \$17. Aujourd'hui, c'est \$25.72. Le transport d'une moissonneuse de 5 pieds, 20 sections, était de \$7.18; il est maintenant de \$10.32. Une herse traînante en losange, à trois sections, pouvait s'expédier pour \$1.77, il y a dix ans; il faut maintenant payer \$2.55. En résumé, le taux sur les instruments aratoires expédiés de la fabrique à Regina a augmenté de 89c. par 100 livres à \$1.28, soit de 44 p. 100.